

L'écrivaine Caroline Hoctan, amarres rompues

Depuis son premier texte, paru en 2004, l'écrivaine a changé de vie, quittant Paris pour New York et Bordeaux. Son deuxième roman, « Dans l'existence de cette vie-là », prouve qu'elle ne cède rien de son exigence littéraire.

Par [Bertrand Leclair](#) (écrivain)

Le Monde. Publié le 01 septembre 2016 à 09h07, modifié le 04 septembre 2016 à 15h22



Caroline Hoctan. RODOLPHE ESCHER POUR « LE MONDE »

Comment parvenir à « *expliquer les choses de la manière la plus juste qui soit* », ainsi que s’y emploie le narrateur chaque fois qu’il est amené à justifier son séjour dans une mégapole jamais nommée mais que le lecteur identifie immédiatement comme étant New York ? De ce côté de l’Atlantique aussi, à la terrasse d’un café de Montparnasse où la vie parisienne suit son cours estival, Caroline Hoctan est habitée par la volonté inflexible d’« *exprimer les choses* » clairement sans rien céder, ni sur son désir, ni sur la nécessité de sa quête littéraire. Aucun terme ne peut résumer cette dernière, cependant : pas davantage celui de « foi » que celui de « croyance », quand la littérature est « *l’une des seules expériences qui émancipent plutôt qu’elles n’asservissent. Et c’est d’ailleurs la raison pour laquelle, malgré le désintérêt que la littérature semble susciter, elle est si souvent déconsidérée, parce qu’elle reste crainte* ».

La tension entre le désir et l’impossibilité de dire est d’emblée perceptible, dans le maintien, les mains volubiles, la voix assurée de Caroline Hoctan à peine débarquée du train de Bordeaux, quelques jours avant la parution de son deuxième roman, un impressionnant pavé truffé de centaines de citations qui paraît douze ans après *Le Dernier Degré de l’attachement* (Denoël, 2004). Aussi dissemblables qu’ils soient par l’ambition qui les porte, les deux livres ont en commun la figure d’un père spectral, celui que l’écrivaine a cru mort, enfant, avant d’apprendre que c’était en fait l’homme âgé, secret et faussement tranquille qui fréquentait la famille de loin en loin. Un père tardif à l’absence écrasante, héros de la Résistance au nom des services secrets britanniques, à qui « *tuer ne faisait pas peur* », mais dont le décès a provoqué entre les deux livres un basculement radical : prétendument reconverti, après guerre, dans le commerce de livres anciens entre la France et les Etats-Unis, il a laissé une ultime énigme en héritage à sa fille, sous la forme « *d’une épaisse liasse de dollars accompagnée d’une carte de visite où, au verso d’un nom qui m’était inconnu et d’une adresse située de l’autre côté de l’Atlantique, étaient inscrits ces mots : “N’importe quand, n’importe qui, n’importe quoi”.* »

La quête d’une « forme particulière d’écriture »

C’était en 2008, l’année de la crise des subprimes et de l’élection de Barack Obama, l’année surtout où le narrateur de *Dans l’existence de cette vie-là* a décidé lui aussi de rompre les amarres, muni d’une liasse de billets verts et d’une carte de visite en tout point similaires, de partir sur les traces soigneusement effacées d’un père décédé pour ce pays où l’on dit cependant que « *tout est possible* » et où la littérature parvient mieux qu’ailleurs à mythifier la réalité contemporaine pour en révéler une vérité souvent cruelle. N’était-ce pas l’occasion inespérée de se lancer dans la quête d’une « *forme particulière d’écriture* », une forme réinventée qui, « *accomplie et dissimulée, contiendrait, à elle seule, le secret même de l’écriture* » ?

L’ambition est immense, assumée, à la terrasse du café de Montparnasse – car, après tout, ne serait-il pas infiniment plus ridicule encore de vouloir ajouter un livre à la bibliothèque sans autre prétention que de divertir ? La détermination lisible entre les maxillaires autant qu’au fond des yeux, Caroline Hoctan martèle ses convictions, laissant à ses mains le soin de relativiser ou d’affiner le propos. Elle en vient bientôt à affirmer sa détestation de Paris, où elle a vécu, étudié et trimé des années et où, à l’en croire, régnerait, conjointement à l’anémie de la vie littéraire, l’asservissement volontaire d’une population acceptant de subir un simulacre d’existence, à l’image de « *la viande bourrée d’antibiotiques et des légumes élevés aux pesticides* » qu’on y mange – et, puisqu’on l’interroge sur son tropisme américain, voilà bien une différence radicale entre Paris et New York, « *où l’on a accès à une bouffe saine qui n’est pas réservée, comme ici, à l’élite économique* ».

Dans ce Paris qu'elle décrit sans indulgence, la littérature est si déconsidérée qu'un écrivain refusant de se plier au goût du jour serait condamné, soit « *à vivre dans 15 mètres carrés en s'accordant une sortie mensuelle* », ainsi que font quelques-uns de ses amis, soit « *à multiplier les boulots inutiles et mal payés* », qu'elle-même a assumés dans l'attente d'un poste à l'université qui ne lui a jamais été attribué. Une pointe de ressentiment se glisse ici, alors qu'elle évoque cet échec, imputable peut-être à son parcours atypique (elle a quitté l'école à 15 ans pour devenir apprentie libraire en dépit des objurgations maternelles), mais pas seulement : « *Le plafond de verre, je connais* », résume-t-elle, lapidaire, elle qui avait pourtant décroché après son doctorat l'habilitation à enseigner et constitué un solide corpus de travaux sur les revues littéraires du XX^e siècle.

Comment écrire dans ces conditions de survie économique ? Partir, en 2008, c'était faire le pari de retrouver là-bas le goût d'une vie ici devenue larvaire, quitte au retour à se replier dans la campagne bordelaise, loin de Paris, afin d'y écrire à peu de frais, entre deux séjours aux Etats-Unis – ce qui ne l'empêche pas d'animer à distance le foisonnant collectif D-Fiction, plate-forme Internet de recherches littéraires et artistiques qu'elle a fondée avec Jean-Noël Orengo, auteur très remarqué d'un gigantesque roman lui aussi bardé de références littéraires, *La Fleur du capital* (Grasset, 2015).

Le chevalier à la Triste Figure et Sancho Pança

Alors qu'on l'écoute passer constamment du prosaïque à la théorie littéraire, s'invite, fugace, le souvenir de ce *Don Quichotte* que connaît « par cœur » le plus étonnant des personnages de *Dans l'existence de cette vie-là*, Rambo, un dealer qui fournit sa propre production d'herbes magiques à la jet-set de « *Gotham City* ». C'est qu'il y a tout à la fois du chevalier à la Triste Figure et du Sancho Pança chez l'auteure comme chez son narrateur : la quête, entreprise au nom du passé magnifié de la littérature, se redouble sans cesse d'un regard lucide et matérialiste sur les conditions qui sont faites aux individus. C'est là, au fond, tout le charme envoûtant de ce roman, odyssee littéraire dont l'enjeu est autant de révéler la vacuité des moulins à parole qui prétendent subjuguer nos existences que de célébrer la littérature qui aide à les ignorer.

« *Créer n'est pas communiquer, c'est résister* », affirmait Gilles Deleuze, et par exemple aux diktats du genre : aucun indice, au long des près de 500 pages de *Dans l'existence de cette vie-là*, ne permet d'assurer que le « je » du narrateur est celui d'un homme ou d'une femme, ce qui n'empêche nullement ce narrateur d'être incarné, porté par le désir qui l'entraîne aussi bien dans des bras masculins que féminins. Il résulte de cette contrainte majeure une écriture qui peut paraître naïve de prime abord, mais qui se révèle en vérité d'une férocité joyeuse. Le refus de l'assignation sexuelle du narrateur engendre un étrange brouillard d'irréalité dans lequel les yeux du lecteur se font plus perçants, comme un puissant révélateur des langages et des idéologies dominantes. Car de cela, Caroline Hoctan n'en démordra pas : aujourd'hui comme hier, à New York comme à Paris, la littérature vraiment vivante est celle qui désigne à qui veut le voir le chemin de traverse où « *se dégager des ordres arbitraires, des convenances artificielles et des inégalités abusives dont chacun est l'objet depuis sa naissance* ». Elle est en somme l'autre nom de la liberté, qui jamais n'est donnée, toujours reste à prendre, dans les livres comme dans la vie.

[Bertrand Leclair \(écrivain\)](#)